

HARRISON FORD

L'acteur qui ne voulait pas être une star

ALEXIS ORSINI

HARRISON FORD

L'acteur qui ne voulait pas être une star

DUNOD

Photographie de couverture : Sheryl Nields / AUGUST

Maquette de couverture : Maud Warg

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du

Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, 2017

11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

www.dunod.com

ISBN 978-2-10-076160-9

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^o et 3^o a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

«You lost today kid, but it doesn't mean you have to like it»

«Fedora» au jeune Indy,
Indiana Jones et la Dernière Croisade (1989)

Pour Amandine, dont la patience, la compréhension et
les innombrables relectures ont permis
à cette biographie de voir le jour...
tout en devenant incollable sur Harrison Ford

Pour Jacky et Cilou

TABLE DES MATIÈRES

Prologue	8
1 De « Harry » à Harrison	11
2 Sur la route tortueuse d'Hollywood	25
3 L'enfer des studios	34
4 Menuisier des stars	46
5 Le miracle <i>Star Wars</i>	63
6 Dans l'ombre de l'Empire	81
7 La consécration au bout du fouet	107
8 « <i>Blood Runner</i> »	126
9 L'impossible sacrifice de Han Solo	152
10 Indiana Jones et le temple de la discorde	165
11 <i>Witness</i> et <i>Mosquito Coast</i> , loin des sentiers battus	180
12 Paris, Polanski et la dernière aventure d'Indy	204
13 <i>Présumé innocent</i> et <i>À Propos d'Henry</i> , derniers rôles en costume-cravate	227
14 Du sommet d'Hollywood à la traversée du désert	235
15 <i>Indiana Jones et le Royaume du crâne de cristal</i> : l'aventure de trop ?	251
16 Enfin à l'aise avec son âge	265
17 <i>Le Réveil de la Force</i> , dernier saut dans l'hyperespace	271
18 <i>Indiana Jones 5</i> et <i>Blade Runner 2049</i> : retour aux classiques	285
Filmographie	292
Notes	295
Remerciements	303

PROLOGUE

Deauville, septembre 2009. Les flashes des appareils photo crépitent sur le tapis rouge du Palais des congrès au passage de célébrités comme Andy Garcia ou Robin Wright Penn. Les photographes et les fans installés derrière les barrières de sécurité guettent surtout l'arrivée très attendue d'Harrison Ford, invité d'honneur de cette 35^e édition du Festival du film américain. Pour la première fois, la star, qui a retrouvé son célèbre chapeau un an plus tôt dans *Indiana Jones et le Royaume du crâne de cristal*, a accepté une invitation en l'absence de tout film à promouvoir. Depuis sa révélation au public dans *Star Wars* en 1977, Harrison Ford a pourtant toujours limité ses apparitions médiatiques à cet impératif professionnel. Le natif de Chicago n'a jamais accepté sa soudaine notoriété et la perte définitive de son anonymat : entre deux tournages, Harrison préfère retrouver une vie simple et ordinaire dans son ranch du Wyoming plutôt que de fréquenter le tout Hollywood. Pour sa huitième venue à Deauville, trente-deux ans après sa première invitation, l'acteur semble particulièrement fébrile. Tandis qu'il sourit d'un air gêné aux objectifs braqués sur lui, sa compagne, Calista Flockhart, plus connue pour son rôle dans la série *Ally McBeal*, lui serre doucement la main dans le dos, comme pour le rassurer. Une fois arrivé au bout du tapis rouge, le vétéran s'accorde une longue expiration avant de gagner la salle du Palais des congrès où le public l'attend pour sa cérémonie d'hommage.

Son émotion déjà palpable le submerge à la vue du montage rétrospectif préparé par le Festival. *Indiana Jones*,

Star Wars, *Blade Runner*, *Witness*, *Frantic*... les séquences de ses films emblématiques défilent sur l'écran géant tandis que les notes cultes de *Raiders March* (*La Marche des aventuriers*) résonnent dans la salle. Les 1 400 spectateurs réunis pour cette occasion se lèvent à l'unisson dès qu'ils aperçoivent Harrison Ford, en haut des marches, entamer sa descente jusqu'à la scène. Face au public qui l'applaudit à tout rompre des deux côtés des gradins, l'acteur tente de se donner une contenance en vérifiant que le bouton de son élégante veste bleue est bien fermé avant d'accélérer légèrement le pas pour gagner son pupitre. Le jeune Harrison Ford aperçu à l'écran quelques minutes plus tôt sous les traits de John Book, Rick Deckard ou encore Han Solo cède sa place à l'acteur de 67 ans en chair et os. Malgré le passage des années, marqué par ses cheveux gris et ses rides, son sourire narquois et sa cicatrice emblématique restent bien visibles. Harrison, pourtant rôdé à ce genre d'exercice, trouve tout juste le temps de remercier le public avant de s'éloigner du pupitre pour masquer ses sanglots. Il tente de se maîtriser en fixant l'écran géant installé derrière lui mais le défilement continu des innombrables titres de sa filmographie ne fait que lui rappeler sa traversée du désert encore en cours depuis le début des années 2000, lui dont le seul nom suffisait jadis à garantir le succès d'un film. Même ses retrouvailles avec Indiana Jones n'ont pas vraiment convaincu le public malgré le succès commercial de cette suite.

En quarante ans de carrière, l'acteur a tout connu à Hollywood : les rôles épars et caricaturaux des débuts, la reconversion dans la menuiserie, la soudaine notoriété, le statut d'icône parfois difficile à porter, les rôles à contre-courant des attentes du public, les salaires records... sans oublier les rôles stéréotypés dans lesquels il s'est progressivement enfermé dans les années 1990, et la difficulté de vieillir

au sein d'une industrie désormais dominée par les images de synthèse. À ce moment précis de son parcours, Harrison Ford peut légitimement s'interroger sur son avenir dans le cinéma, sans se douter qu'il se retrouvera de nouveau sous le feu des projecteurs quelques années plus tard grâce au *Réveil de la Force*, à *Blade Runner 2049* ou encore à *Indiana Jones 5*. Le vétéran finit par se retourner pour faire face aux spectateurs, dont les acclamations l'encouragent à regagner son pupitre : « Ce montage était formidable. Je ne me souviens pas de tous mes films mais j'en ai gardé tous les costumes. Merci infiniment. » De nouveaux sanglots l'obligent à s'interrompre puis à se justifier d'un air embarrassé : « C'est stupide, je ne m'attendais pas à être aussi ému... » Après avoir achevé son discours et accepté son prix honorifique, Harrison Ford remercie les spectateurs une dernière fois et quitte la scène, soulagé d'échapper à cette attention qui l'a toujours mis mal à l'aise. Et pour cause : l'acteur n'a jamais aspiré à devenir une star. À son arrivée à Los Angeles, dans les années 1960, sans le sou ni le moindre plan en tête, Harrison espérait simplement mener une longue carrière dans le cinéma. Un objectif accompli en se réappropriant la célèbre philosophie de Han Solo : « Ne m'annonce jamais la cote ! »

1

DE « HARRY » À HARRISON

Il a incarné deux des héros les plus iconiques de l'histoire du cinéma, donné à des générations entières l'envie de maîtriser aussi bien que lui le fouet d'Indiana Jones ou le blaster de Han Solo, et rapporté à Hollywood plus d'argent que tout autre acteur. Pourtant, à l'en croire, Harrison Ford ne doit sa carrière d'exception qu'à une chance hors du commun. Tout juste mentionne-t-il à l'occasion sa ténacité comme autre facteur de succès. Harrison Ford n'est pas à une ambiguïté près. Surtout en ce qui concerne le cinéma, qui n'a jamais beaucoup compté pour lui. L'acteur, né le 13 juillet 1942 à Chicago, quelques mois après l'entrée en guerre des États-Unis, garde un souvenir traumatisant de sa première séance : « *Bambi*, un film qui m'avait fait une peur bleue ! »¹ À peine sorti de la salle, le petit garçon jouflu se promet de ne plus jamais remettre les pieds dans une salle de cinéma. Il préfère passer ses journées à observer le flot continu de travailleurs qui défilent devant sa maison en brique, au nord de Chicago, pour rejoindre le Loop, le quartier d'affaires de la capitale du Midwest. Chaque matin, « Harry » Ford, confortablement installé au premier étage de la demeure familiale, salue ces passants d'un geste de la main tandis que sa mère Dorothy vaque à ses occupations ménagères en chantonnant les derniers morceaux à la mode diffusés à la radio. Harrison se découvre une première

vocation à force de scruter les allers-retours du charbonnier qui débarrasse, à l'aide d'une brouette, le tas de charbon posé devant sa maison. Le petit garçon timide est séduit par ce métier aux résultats concrets, à des années-lumière de son double héritage artistique. D'abord celui de son grand-père paternel, acteur de *blackface*, une performance de vaudeville très populaire du xx^e siècle, qui consistait à se grimer de noir pour multiplier les stéréotypes racistes sur les Noirs. Mais aussi celui de son père, Christopher Ford, qui a débuté sa carrière de comédien dans les *music-halls* avant de la poursuivre derrière un micro grâce à l'essor du radio-théâtre.

SKY KING, OU L'IMPOSTURE DU *SHOW BUSINESS*

Cette forme de divertissement populaire plébiscitée dans tous les foyers américains fascine particulièrement les enfants. Harrison et son petit frère Terence, de trois ans son cadet, font partie d'une génération biberonnée aux aventures de Sky King. Dans l'imaginaire collectif, cet aviateur de légende capable d'arrêter les pires criminels comme de survivre à des explosions et des fusillades aux bruitages réalistes, est forcément doté d'un physique de héros musclé. La réalité est pourtant tout autre. Harrison le constate de ses propres yeux le jour où Christopher lui présente l'interprète de Sky King, Earl Nightingale, un homme de petite taille aux lunettes rondes et au front dégarni. Ce décalage entre le *show business* et ses coulisses marque profondément Harrison. Dès son plus jeune âge, le petit garçon se sent distant du monde qui l'entoure, comme si les événements survenus autour de lui ne le concernaient jamais directement : « Tout mon fantasme d'enfance, c'était de ne pas être un enfant. »² Son prénom atypique, hérité du nom de famille de son arrière-grand-père

maternel, n'arrange pas les choses. Harrison préfère qu'on l'appelle Harry, un surnom qu'il trouve plus facile à porter. Alors que les enfants de son âge se passionnent pour les coups de batte spectaculaires de Ted Williams et de Joe DiMaggio, Harry préfère passer des heures le nez plongé dans les livres d'histoire et les biographies. Il y découvre les exploits d'un héros singulier nommé Abraham Lincoln. Si son renoncement au cinéma ne dure pas bien longtemps – il retourne en salle lors des inévitables virées entre copains du samedi matin –, les prouesses des vedettes du grand écran, comme le cowboy Roy Rogers, le laissent de marbre.

Chez les Ford, comme dans de nombreux foyers du Midwest, on parle rarement de politique, d'argent, et encore moins de Dieu. Dorothy, Russe de confession juive, et Christopher, Irlandais catholique, élèvent leurs enfants hors de tout cadre religieux. Ils profitent en revanche des week-ends pour leur faire découvrir les différents lieux de culte de la région dans un souci éducatif. Harrison est particulièrement impressionné par l'imposante maison d'adoration Bahá'ie érigée sur les rives du lac Michigan. Ces expéditions familiales l'amènent à s'interroger sur le pouvoir de la religion mais n'éveillent chez lui aucune vocation spirituelle. Il réserve son admiration aux gens qui travaillent dur, comme ses parents. Dorothy et Christopher, qui ont tous les deux traversé la Grande Dépression des années 1930, font vite comprendre à leurs enfants que rien ne leur est acquis. Harrison grandit en s'imprégnant de la sensibilité démocrate du foyer, de l'éthique de travail de son père et des inquiétudes de sa mère. Il se sent bien plus proche de cette figure maternelle aimante, à la longue chevelure brune et au sourire chaleureux, que de Christopher. Le patriarche aux cheveux grisonnants et à la moustache bien taillée parle peu de son passé difficile, lui qui a été élevé dans un orphelinat de

religieuses après la mort prématurée de son père alcoolique. Chaque soir, au dîner, Christopher s'épanche en revanche longuement sur les derniers exploits des « cons du boulot »³. À la fin des années 1940, il quitte le monde de la radio pour rejoindre une jeune agence publicitaire en pleine ascension, Needham, Louis & Brorby. L'ancien acteur y conçoit les nombreuses réclames télévisées pour les réfrigérateurs et les boîtes de conserve qui entretiennent chaque jour la fièvre consumériste toujours croissante du pays.

HARRY FORD, LE SOUFFRE-DOULEUR DU COLLÈGE MELTZER

À l'été 1954, Christopher a gravi suffisamment d'échelons au sein de Needham, Louis & Brorby pour s'offrir une maison spacieuse à Morton Grove, la banlieue nord de Chicago. Cette ancienne terre agricole parsemée de pavillons flambant neufs est particulièrement prisée des familles à la recherche d'un cadre paisible pour élever leurs enfants. Harry, qui vient de fêter ses douze ans mais en paraît cinq de moins, s'y découvre une affinité avec la nature. Chaque jour, il se rapproche un peu plus près du renard caché dans une tanière à quelques pas de sa maison : « J'étais frappé par le fait que les maisons dans lesquelles on habitait et les rues de notre quartier avaient déplacé quelque chose. Nous n'étions pas les seuls à vivre ici. »⁴ Harrison s'engage rapidement chez les scouts de Morton Grove : contrairement à Indiana Jones, l'animateur de camp accepte volontiers de s'occuper de serpents de tous types. L'adolescent s'intègre en revanche beaucoup moins bien au collège Meltzer. Son désintérêt pour le sport et sa soudaine popularité auprès des filles – qu'il attribue à son air de « chien battu »⁵ – en font le

bouc émissaire de ses camarades. Chaque jour, à la pause, ils le rouent de coups avant de le faire rouler jusqu'au bas de la cour de récréation. Harrison, imperturbable, se laisse faire à chaque fois, sans exprimer la moindre colère, sous le regard fasciné d'un auditoire venu spécialement pour observer ce rituel. Après avoir dévalé la pente de la manière la plus convaincante possible, il la remonte inlassablement jusqu'à son sommet, sans chercher à riposter : « Ils voulaient mener un combat qu'ils étaient sûrs de gagner mais ma façon de l'emporter consistait simplement à tenir bon »⁶. La mauviette de la classe doit son salut à la distance avec laquelle elle vit – plus que jamais – les événements, à défaut de pouvoir trouver refuge dans les études, qui ne l'intéressent pas. Pire : les nombreuses lectures imposées en cours finissent par lui faire perdre le goût des livres.

Quarante ans plus tard, Harrison Ford, devenu l'un des acteurs les mieux payés d'Hollywood, profite du tournage du *Fugitif* à Chicago pour repasser devant les maisons où il a grandi. Cette visite éclair lui fait reconsidérer ses souvenirs d'enfance : « Je n'avais pas réalisé à quel point elles étaient petites »⁷.

CHEMISES À COL SERRÉ ET PRIÈRES NON EXAUCÉES

Au milieu des années 1950, alors que l'Amérique découvre un certain Elvis Presley, Christopher Ford se creuse la tête pour assurer la meilleure publicité possible au détergent ALL. Convaincu que la technique la plus efficace consiste à montrer le produit en action, il conçoit un spot télévisé montrant une machine à laver à hublot. Un concept aujourd'hui banal, mais révolutionnaire pour l'époque, au point d'entraîner

la démocratisation de ce modèle. Le succès durable de Christopher chez Needham, Louis & Brorby permet à la famille Ford de déménager une seconde fois à l'été 1957. Direction Park Ridge, la banlieue de classe moyenne située à moins de dix kilomètres de Morton Grove et à deux pas de l'aéroport O'Hare. La transition d'Harrison se fait cette fois sans encombre : il connaît bien Park Ridge depuis un an en tant qu'élève du lycée Maine East. Ses résultats plus que moyens sont toutefois loin de rendre honneur à la réputation d'excellence de l'établissement qui accueillera quelques années plus tard Hillary Rodham, future madame Clinton.

À Maine East, Harry surmonte sa réserve naturelle pour s'inscrire à différentes activités de groupe. Il se découvre un intérêt pour les trains miniatures au club de modélisme ferroviaire et participe à la vie du lycée au sein d'une association étudiante. En deuxième année, il élargit encore ses activités en intégrant le club d'audiovisuel. Harry Ford, dont les chemises boutonnées jusqu'au col ne passent pas inaperçues dans les couloirs de Maine East, se sent soudainement très croyant : « J'ai passé l'essentiel du lycée à prier pour plaire aux filles mais ces prières ont rarement été entendues. »⁸ La faute, peut-être, à ses multiples expérimentations capillaires : il passe, au fil des années, d'une coupe en brosse à des cheveux gominés pour achever sa scolarité sur une coiffure extrêmement courte. Harry reste dans les annales de Maine East pour son importante contribution au lancement de la radio de l'établissement, WTMH-FM, l'une des premières antennes lycéennes du pays, où il joue les animateurs.

La scène représente un défi autrement plus relevé pour Harrison. En mars 1960, pour sa dernière année d'études, il est obligé de participer au spectacle d'adieu des lycéens les plus âgés de Maine East. Pendant trois nuits consécutives, plus de 4 500 parents et élèves se réunissent dans l'auditorium

de l'établissement pour assister à des performances variées, du ballet au concert de jazz en passant par des figures acrobatiques. Harry choisit la danse, espérant sans doute ainsi pouvoir se fondre dans l'ombre de sa troupe, les Tower Trotters. Le soir de la représentation tant redoutée, son élégant smoking blanc assorti à un nœud papillon gris ne suffit pas à masquer sa gêne, bien visible de tout l'auditoire... et notamment de Dorothy, Christopher et Terence, venus l'encourager. Harry exécute tant bien que mal ses pas de danse aux côtés de ses six camarades masculins vêtus du même costume et de sept jeunes filles en justaucorps et jupes noirs. À la veille de l'obtention de son diplôme, le lycéen, qui a assuré le strict minimum pour l'obtenir, ne sait pas vraiment quoi faire de son avenir. Le conseiller d'orientation de Maine East joue de son carnet d'adresses pour lui proposer une place à l'université de Ripon, dans l'État voisin du Wisconsin. L'établissement présente deux avantages non négligeables : une certaine tolérance sur le niveau scolaire de ses recrues et des frais de scolarité abordables pour Christopher Ford. En l'absence du moindre plan de carrière, Harrison, qui vient de fêter son dix-huitième anniversaire, opte pour cette université.

LE HIPPIE DE RIPON

Son troisième déménagement le mène encore plus au nord, à quelques kilomètres de Milwaukee, le centre culturel et économique du Wisconsin. Une brève visite de Ripon lui suffit pour comprendre que ces quatre années d'études supérieures s'annoncent longues. Harrison a vite fait le tour de l'unique cinéma et des quelques commerces de la ville restée célèbre pour avoir connu la toute première convention du

Parti républicain au siècle précédent. À Ripon, les meilleures perspectives d'avenir sont à chercher auprès du fabricant de machines à laver Speed Queen ou de la confiserie Rippin' Good Cookies. La vie suit le même cours paisible sur le modeste campus de l'université. L'héritage religieux de l'établissement longtemps resté proche de l'Église protestante après sa création en 1851 se ressent encore en 1960. Certes, les étudiants ne sont plus obligés d'assister à la messe du dimanche. Mais ils viennent seulement d'être autorisés à visiter les dortoirs du sexe opposé et doivent encore porter un uniforme pour les repas du soir. Cet ensemble de règles conservatrices déplaît fortement à Harrison, qui ne perd pas de temps pour le faire savoir. Alors que les étudiants se plient sans discuter, chaque semaine, aux sessions d'entraînement militaire prodiguées par des officiers de l'armée américaine, Harrison commet un grave impair au protocole en refusant de couper ses longs cheveux, qu'il a laissés pousser pendant l'été. Cet affront, conforme à ses convictions pacifistes, entraîne son expulsion immédiate du corps de réservistes.

La personnalité d'Harrison, hippie avant l'heure, divise au sein de l'université. Certains camarades sont rebutés par son air sarcastique et son attitude nonchalante, alors que ses pairs de la fraternité Sigma Nu apprécient au contraire son humour pince-sans-rire. À défaut de rentrer dans le moule de Ripon, Harrison profite de ses années universitaires pour se réinventer partiellement : il abandonne le surnom « Harry » pour adopter définitivement son véritable prénom. L'étudiant se lance aussi à la conquête des cieux le temps de quelques séances d'initiation au pilotage d'avion. Mais cette passion naissante tourne court : Harrison interrompt son expérience au bout de trois leçons par manque de moyens. Son job d'été en tant que cuisinier sur le yacht des héritiers de la famille Swift, une grande entreprise spécialisée dans le

commerce de viande, ne suffit pas à lui payer ces heures de vol à 11 dollars. L'étudiant, bien moins à l'aise sur les eaux agitées du lac Michigan que dans les airs, passe presque autant de temps à appeler le service des lecteurs du *Chicago Tribune* qu'à cuisiner : « C'est de nouveau Harrison. Je sais que vous me l'avez déjà dit hier, mais quel est le temps de cuisson d'une pomme de terre ? Et à quelle température ? »⁹ Trente-cinq années s'écouleront avant qu'Harrison Ford passe enfin son brevet de pilote : en 1996, l'acteur devenu millionnaire peut s'offrir autant d'heures de vol qu'il le souhaite.

À l'université, Harrison manifeste toujours aussi peu d'intérêt pour le cinéma qu'à son plus jeune âge. Peu lui importe que Spencer Tracy, l'acteur vedette de l'âge d'or d'Hollywood, ait lui aussi étudié à Ripon et y ait fait ses débuts sur scène en 1921. Les incursions d'Harrison dans les salles obscures se font dans une optique bien précise : « Le cinéma était un bon moyen de m'enfermer dans le noir avec une fille pendant plusieurs heures pour tenter lamentablement de la peloter. »¹⁰ Ses ambitions universitaires sont aussi modestes que ses résultats. Au moment de choisir sa spécialisation, en 1962, celui qui aspire simplement à prouver à ses parents qu'il n'est pas un raté, opte pour l'anglais et la philosophie. Harrison se découvre une véritable passion pour la deuxième discipline grâce à son professeur, William Tyree, un intellectuel au regard expressif, particulièrement apprécié des étudiants. L'enseignant accepte volontiers les invitations à dîner de son élève, qui les amènent à passer de longues soirées à débattre autour d'un verre de sherry, loin du cadre austère de la salle de philosophie de Ripon. Trente ans plus tard, Harrison Ford profite du tournage d'une scène d'*Indiana Jones et la Dernière Croisade*, troisième volet de la série, pour rendre un hommage appuyé à son mentor. Au début du film, le professeur d'université conclut

son cours d'archéologie sur une tirade qui amuse ses élèves : « L'archéologie est la recherche des faits, pas de la vérité. Si vous êtes à la recherche de la vérité, le cours de philosophie du docteur Tyree est juste à côté. » L'intéressé, particulièrement touché par ce clin d'œil, renoue contact avec son ancien élève pour le remercier. La référence n'échappe pas non plus à l'université de Ripon. Peu après la sortie du film, un panneau « VÉRITÉ » fait son apparition à proximité de la salle de philosophie, tandis qu'une pancarte « FAITS » indique la direction de l'ancien espace dédié à l'archéologie, un étage plus haut.

PREMIERS PAS FÉBRILES SUR LES PLANCHES

L'enthousiasme dont Harrison fait preuve au cours de ses discussions philosophiques nocturnes contraste avec son manque d'assiduité en cours, toutes disciplines confondues. En 1963, à un an de sa dernière année d'études, il décide de remonter sa moyenne avant que la situation devienne trop critique. L'étudiant partisan du moindre effort épiluche la liste des cours de Ripon à la recherche de la matière la plus facile. Harrison opte pour le théâtre, persuadé que cette discipline consiste simplement à lire des pièces et à les analyser... mais il réalise assez vite son erreur : « J'avais raté les dernières lignes de description du cours, celles qui précisaient qu'il fallait jouer les pièces. J'étais terrorisé à l'idée de monter sur scène. »¹¹ Trois ans après sa sortie du lycée, Harrison redoute toujours autant de prendre la parole en public. La timidité du nouveau membre de la troupe de théâtre est mise à rude épreuve tout au long des répétitions de *L'Opéra de quat'sous*, première œuvre de la saison. Pour ne rien arranger, Harrison se voit confié le rôle principal de

cette comédie musicale, celui de Mack the Knife, un truand en pleine lutte contre son ennemi juré, le roi des mendiants, dans le Londres de l'époque victorienne. Le 3 mai 1963, Harrison Ford, vêtu d'un long pantalon à carreaux et d'un veston blanc, fait ses débuts d'acteur sur les planches du Red Barn, le théâtre en bois de Ripon. Persuadé que la salle tout entière entend ses genoux trembler, l'étudiant de vingt ans parvient malgré tout à donner vie à son personnage de séducteur. Harrison ressort de cette mémorable expérience avec un premier objectif : surmonter sa peur de la scène.

Les directeurs artistiques de la troupe sont suffisamment convaincus par sa prestation pour lui confier l'un des premiers rôles dans leur prochaine production, *The Fantasticks*, une autre comédie musicale à succès. En octobre 1963, l'acteur novice se glisse dans la peau d'El Gallo, le narrateur moustachu de la pièce. James R. Bowditch, professeur à Ripon et rédacteur au sein du journal universitaire, le *Ripon College Days*, est particulièrement séduit par sa performance : « Harrison Ford chante, s'exprime et se déplace avec une grâce et une conviction ravissantes. Le timbre de sa voix est remarquable et très expressif. Il semble aussi à l'aise dans la peau d'un pitre fringant que d'un homme mûr. » Au fil des répétitions et des représentations, Harrison, que ses camarades trouvent souvent en train de fumer une cigarette en coulisses, dépasse petit à petit son appréhension. Il est aidé en ce sens par sa passion naissante pour ce travail collectif sur les différentes façons de raconter une histoire tout en jouant sur les émotions du public. Pour la première fois de sa vie, Harrison fait partie intégrante d'une communauté où il se sent à sa place.

LE VIRUS DE LA SCÈNE

Ses résultats universitaires empirent pendant sa dernière année d'études. L'étudiant ne prend même plus la peine de rendre ses devoirs ni d'assister au moindre cours. Il passe plus de temps à dormir – parfois jusqu'à quatre ou cinq jours d'affilée – qu'à s'instruire. Son manque d'assiduité contraste avec le sérieux de sa petite amie, Mary Marquardt, arrivée à Ripon deux ans plus tôt. Cette romance entre l'acteur vedette de l'université, dont les traits juvéniles se sont légèrement estompés, et la jeune femme discrète à la chevelure châtain coupée au carré surprend beaucoup de monde sur le campus. En ce début d'année 1964, Harrison est particulièrement impatient à l'idée de jouer son premier rôle de composition dans *The Skin of our teeth*, une pièce du célèbre dramaturge américain Thornton Wilder. L'acteur doit y interpréter le personnage de George Antrobus, un inventeur génial mais excentrique dont les multiples découvertes anachroniques – de l'alphabet aux tables de multiplication en passant par la roue – servent de fil rouge à une intrigue originale qui retrace l'histoire de l'humanité en trois actes. Pour sa dernière représentation sur la scène de l'université, le 7 mars, Harrison se fond littéralement dans la peau de son personnage. Affublé d'une moustache blanche, d'une paire de lunettes rondes et d'un faux ventre, il apporte la touche finale à son déguisement en se blanchissant les cheveux avec du talc. Cette métamorphose impressionne encore plus le critique du *Ripon College Days* : « Harrison Ford, dans la peau de l'infatigable inventeur-écrivain-optimiste-visionnaire George Antrobus, prouve que sa belle performance dans *The Fantasticks* n'était pas un accident. Il incarne à merveille un homme de cinquante ans, un instant fou de joie d'avoir inventé l'alphabet et impatient, la minute d'après,

de rencontrer une beauté blonde. » Harrison ressort de cette dernière expérience avec la certitude d'avoir enfin trouvé sa vocation : « C'est là que j'ai attrapé le virus de la scène. »¹²

L'acteur est l'un des derniers à fouler la scène du Red Barn : le théâtre de Ripon disparaît dans un incendie spectaculaire – et inexplicable – un soir de mai, après avoir brûlé pendant près de deux heures. La scolarité de l'étudiant défaillant s'achève de manière aussi dramatique le mois suivant : l'université l'exclut trois jours avant la remise des diplômes. Christopher et Dorothy, qui avaient réservé une chambre à Ripon pour fêter ce qui s'annonçait comme un heureux événement, sont furieux... mais pas au bout de leurs surprises. Harrison leur annonce deux nouvelles importantes dans la foulée : son futur mariage avec sa fiancée, Mary (tout juste diplômée), et sa décision de devenir acteur professionnel. La réaction de ses parents le prend de court. Au lieu de s'inquiéter ou de le décourager, ils lui souhaitent simplement bonne chance. Harrison, persuadé qu'ils le prennent malgré tout pour un idiot sans talent notable de comédien, n'insiste pas. Christopher vient après tout de financer ses quatre années d'études supérieures pour rien. Le jeune homme de 21 ans est bien conscient de choisir une carrière particulièrement risquée. Mais il est aussi certain de ne pas rentrer dans le moule tout tracé qui attend ses camarades : « Tous ceux que je connaissais à l'université étaient destinés à faire la même chose, jour après jour, inlassablement, dans le but de pouvoir s'offrir une montre en or et de jouer au golf. Moi, je ne voulais pas d'un vrai boulot. »¹³ Rien n'effraie plus Harrison que de passer ses journées derrière un bureau, prisonnier d'une routine sans fin. Il préfère tenter sa chance dans un monde où il aura l'occasion de travailler avec différents acteurs sur une intrigue aux problèmes spécifiques, pendant une période donnée, avant de passer à un nouveau projet.

Cette plongée dans l'inconnu s'accompagne au moins d'une conviction rassurante pour le cancre de Ripon : « Je n'avais jamais réfléchi à ce que je voulais faire quand j'étais jeune. J'ignorais qu'il était possible de ne *pas* grandir, et quand je l'ai su, j'ai compris que j'avais trouvé mon métier. »¹⁴